

Adoptant cette thérapeutique de l'empoisonnement par les opiacés, faut-il renoncer aux autres moyens? Je crois qu'il est très-convenable de recourir aux émétiques, si le poison a été donné depuis peu. Ce ne peut être qu'une bonne chose, d'éloigner directement une partie du poison avant qu'il soit absorbé; puis l'action de vomir tient aussi le malade éveillé.

Quant aux contre-poisons chimiques, dont je suis très-partisan dans de sages limites, il ne faut dans ce cas rien leur sacrifier. On peut cependant, tout en tenant le malade éveillé, administrer le *contre-poison neutralisant*, qui sera une décoction de noix de galle, ou mieux de l'eau iodurée préparée avec 20 centigrammes d'iode, 40 centigrammes d'iodure de potassium et 500 grammes d'eau. Si le malade est dans le coma, il sera nécessaire de pratiquer une petite saignée, et il sera bon de favoriser la respiration par les moyens les plus convenables, et d'employer des révulsifs énergiques du côté de la peau, des sinapismes, des frictions ammoniacales, et même la flagellation longuement continuée, qui a produit de très-remarquables effets. L'emploi d'un courant électrique pourra également être tenté; mais par-dessus tout, ne laissez pas dormir ou réveillez votre empoisonné.

PROPRIÉTÉS PHYSIOLOGIQUES ET MÉDICALES DE L'OPIMUM, DE LA MORPHINE ET DE SES SELS. — Les vertus hypnotiques du pavot étaient connues dans l'antiquité; les attributs donnés à Morphée en sont la preuve évidente. Tour à tour proscrit et loué outre mesure, on peut dire aujourd'hui de ce médicament que sans lui la médecine serait impossible. Les médecins grecs et romains employèrent peu l'opium isolé; cependant il entra dans plusieurs médicaments célèbres: le *mithridate*, de Damocrate, tant vanté par Pline; la *thériaque* d'Andromachus, que Gallien estimait beaucoup; la masse de cynoglosse, inventée par Alexandre de Tralles, etc.; mais on était loin de soupçonner que c'était l'opium qui était le médicament le plus important de ces compositions. Ce furent les Arabes, Rhazès, Avicenne, etc., qui mirent l'opium en crédit. Th. Paracelse et surtout Sydenham montrèrent enfin toute son importance, qui, de nos jours, s'est encore accrue par la découverte et l'emploi des bases organiques qu'il contient.

Si l'on considère l'action de l'opium dans la série animale, on est d'abord frappé d'un fait sur lequel j'ai déjà insisté, c'est que l'extrait d'opium agit avec beaucoup plus de puissance sur les animaux inférieurs que les sels de morphine. On observe un effet contraire sur l'homme et sur les animaux qui s'en rapprochent le plus; la morphine est plus active. Plusieurs animaux mammifères peuvent prendre des doses élevées d'opium sans qu'on remarque aucun phénomène toxique: ainsi les vétérinaires emploient l'opium aux doses de 20 à 50 grammes pour les chevaux, et j'en ai fait prendre des quantités élevées à des lapins sans déterminer aucun accident.

Les modifications les plus remarquables que l'opium ou ses produits déterminent dans les fonctions de la nutrition, soit qu'ils aient été introduits dans l'estomac ou absorbés par la méthode endermique, sont la soif, la perte d'appétit, la difficulté des digestions, les envies de vomir, les vomissements, la constipation et quelquefois la diarrhée. Ce qui est remarquable dans l'action des opiacés sur l'appareil digestif, c'est que les vomissements ne surviennent ordinairement qu'après plusieurs jours d'administration, et qu'ils sont souvent accompagnés d'augmentation de l'exhalation cutanée et de diminution des sécrétions internes; mais des phénomènes inverses peuvent être observés dans certains cas: cependant il est juste de remarquer que l'opium peut être considéré comme un excellent diaphorétique, et que, lorsque son administration est continuée quelque temps, il détermine des sueurs, des sudamina et de vives démangeaisons. On a remarqué que pendant l'administration continue de l'opium, la menstruation était quelquefois interrompue.

Brown a regardé l'opium comme un médicament stimulant, et cette opinion est adoptée par les médecins de l'école italienne. Il est incontestable que lorsqu'un homme est sous l'influence d'une dose modérée d'opium, son pouls est plus fréquent et plus élevé, ce qui rapproche l'opium des stimulants généraux; mais il s'en éloigne par son action spécifique sur l'encéphale. C'est particulièrement par leur action sur l'appareil nerveux que les produits d'opium nous intéressent. L'opium, les préparations dont il est la base, la morphine et ses sels, administrés à très-petites doses, diminuent la sensibilité et produisent un état de calme qui porte au sommeil, ce qui est surtout remarquable quand le malade est en proie à la douleur; administrés à des doses un peu plus considérables, ils peuvent causer une exaltation intellectuelle à laquelle succèdent un resserrement, une contraction très-remarquable et caractéristique des pupilles, un trouble de la vision, des tintements d'oreilles, des douleurs et des pesanteurs de tête, des démangeaisons, un affaiblissement général et un sommeil non réparateur, de courte durée et presque toujours interrompu par des rêves pénibles; à dose plus élevée, ils produisent une sorte d'ivresse, le coma, en un mot tous les symptômes qui caractérisent le narcotisme et qui peuvent être suivis de la mort.

Voici comment on peut se rendre compte des effets toxiques des préparations opiacées. A doses modérées, ils agissent d'abord sur les organes qui président aux fonctions de relation, d'où l'exaltation intellectuelle primitive à laquelle succède le sommeil; puis, si la dose est élevée, le sommeil peut s'étendre aux organes de la vie de nutrition, d'où le trouble dans la circulation et l'affaiblissement de la respiration; et, comme l'exercice continu de ces fonctions est indispensable au maintien de la vie, une interruption momentanée amène la mort de l'individu. On trouve à l'autopsie tous les caractères de la mort par asphyxie. On a beaucoup insisté sur la congestion sanguine encéphalique; mais ce caractère anatomique est moins

constant qu'on ne l'a assuré, et se rencontre également dans beaucoup d'autres circonstances. On ne remarque aucune lésion, dans la majorité des cas, dans tout le trajet du canal intestinal.

Les musulmans, auxquels leur religion défend l'usage du vin, et d'autres peuples orientaux, comme les Chinois, se servent de l'opium comme d'un moyen enivrant; ils s'y habituent progressivement et en prennent à la fin des doses considérables; quelques-uns finissent par se tenir ainsi dans un état perpétuel d'ivresse, et tombent dans un marasme physique et moral vraiment extraordinaire.

Voici quelques détails sur les fumeurs d'opium, empruntés au mémoire de M. Libermann :

« La manière de fumer est connue. La pipe à opium consiste en un tuyau long de 40 à 50 centimètres environ, du diamètre d'un flageolet ordinaire, de bois ou de métal, quelquefois de jade, selon la condition des fumeurs. A la partie inférieure de ce tuyau se trouve une ouverture dans laquelle on visse la tête de pipe. Cette tête est creuse, de forme ronde ou cylindrique, ordinairement de terre, quelquefois de métal, et porte, à sa partie supérieure, un godet percé d'un petit trou, sur lequel on dépose l'extrait d'opium et qui livre passage à la fumée.

» Pour la charger, on se sert d'un stylet de métal qu'on trempe dans l'extrait; on en prend 10 à 15 centigrammes environ, qu'on arrondit et qu'on approche de la flamme d'une lampe jusqu'à ce que la matière se gonfle, puis on la place sur le petit godet que nous avons décrit, et l'on y met le feu. On aspire la fumée lentement, on l'avale, et on ne la rend qu'après l'avoir conservée le plus longtemps possible. La durée d'une pipe, en moyenne, est d'une minute; vingt à trente aspirations suffisent pour la terminer.

» Certains Chinois, qui usent depuis longtemps de l'opium, vont jusqu'au chiffre énorme de deux cents pipes par jour...

» A Pékin, il existe, dans presque toutes les rues, quatre ou cinq boutiques d'opium; on y fume et l'on y trafique toute la journée, malgré les prohibitions, sans cesse renouvelées, des empereurs.

» Les marchands ambulants vendent publiquement, dans les rues et les carrefours, les pipes et les différents ustensiles à opium.

» Un de ces marchands, que je vis, en passant, dans une de mes promenades à travers la capitale, avait établi son étalage devant une des portes de la ville impériale, sous une grande proclamation placardée sur le mur. Le nombre de curieux rassemblés en cet endroit excita ma curiosité; je m'informai des causes de cet attroupement, je l'appris bientôt. L'affiche contenait l'édit qui condamne à mort tout homme saisi fumant ou vendant l'opium; et la foule, curieuse à Pékin comme à Paris, admirait le singulier emplacement de ces marchandises prohibées.

« Nous pensons qu'on peut dire qu'un dixième environ de la population mâle et adulte fume l'opium en Chine; que ce chiffre est plus élevé et atteint les deux dixièmes de la population dans la province du Petchili, où les vices de toutes sortes sont exagérés par le voisinage et l'influence

de Pékin et de la cour, qui depuis longtemps donne l'exemple de l'immoralité la plus scandaleuse.

» Ce chiffre porterait à 6 ou 8 millions le nombre des fumeurs en Chine: l'élite et la force vive de la nation.

» En général, ce n'est que vers dix-huit ou vingt ans que l'on commence à fumer l'opium; cependant nous avons vu des enfants de dix à quinze ans adonnés à cette pratique. Les femmes n'en fument jamais, à l'exception de celles qui sont plongées dans les dernières fanges du vice, et encore est-ce rare.

» Les fumeurs se recrutent surtout dans la classe élevée, celle des mandarins, des fonctionnaires et des lettrés; et, dans la classe pauvre, parmi les journaliers et les ouvriers. La classe moyenne compte aussi des adeptes, mais beaucoup moins que les deux autres.

» La classe pauvre se livre à la fumée d'opium dans des boutiques que les Anglais ont appelées *opium shops*. Ces boutiques sont très-nombreuses à Tien-tsin; nous avons eu la patience de les compter, et nous en avons trouvé 164, une pour 3000 habitants par conséquent. Ces établissements fonctionnaient publiquement, sans mystère ni précautions pour se soustraire à la police chinoise; ils portaient même un signe distinctif: c'était une feuille de papier jaune qui avait servi à filtrer l'extrait d'opium. Nous avons visité un grand nombre de ces fumoirs publics, et nous avons toujours été saisi de l'aspect repoussant de ces réduits.

» Qu'on se figure une salle sombre, noire et humide, ordinairement située au rez-de-chaussée, avec les volets et les portes hermétiquement fermés, ne recevant d'autre lumière que celle des petites lampes à opium; le long des murs, noircis comme ceux d'une taverne du dernier ordre, sont suspendues, sur des rouleaux de papier, quelques sentences de Confucius.

» Des lits de camp, recouverts de nattes et portant des rouleaux de paille, servent à recevoir les fumeurs, qui ont besoin de la position horizontale pour se livrer à l'aise à leur funeste plaisir.

» En entrant, on est presque suffoqué par la fumée âcre et irritante de l'opium. Dans les boutiques que j'ai visitées, il y avait ordinairement de quinze à vingt fumeurs, couchés sur un lit de camp, la tête appuyée sur un rouleau de paille, leur pipe à opium à la bouche, ayant à la portée de leurs mains une tasse de thé: les uns paraissaient étrangers aux choses du monde; leurs yeux étaient ternes, leur regard atone; les autres, au contraire, étaient d'une loquacité extraordinaire, et semblaient sous l'influence d'une stimulation extrême.

» Le fumeur d'opium a, en général, la figure d'une pâleur mate et malade; ses yeux sont caves, entourés d'un cercle bleuâtre; la pupille est dilatée, le regard a une expression particulière d'idiotie hilarante, si je puis m'exprimer ainsi, quelque chose de vague et de gai à la fois, tout à fait indéfinissable; la parole est embarrassée, souvent tremblotante. Ordinairement le fumeur est silencieux; quand il est sous l'excitation de sa pipe, il devient loquace, sa figure s'anime, ses yeux prennent de l'éclat et de la vivacité; mais cette transformation n'est que passagère et ne